



Joseph Gorgoni : «J'aime la vie, la scène, mes nouveaux poumons bâlois et Madonna.» (FRED MERZ/LUNDI13)

«Je crois dans l'homme, surtout les beaux hommes!»

SCÈNES Alors qu'il a frôlé la mort en 2020, l'humoriste Joseph Gorgoni rayonne dans «La Revue de Lausanne», prolongée jusqu'à la fin du mois. Son secret? L'amour de son compagnon et l'humour à fond

PROPOS RECUEILLIS
PAR MARIE-PIERRE GENECAUD

Mais comment fait-il? Tous les spectateurs qui ont vu *La Revue de Lausanne* sont saisis par cette question. Comment Joseph Gorgoni parvient-il à danser, chanter et enchaîner plusieurs rôles clés (un directeur de gymnase, un ministre suédois, Bernard Nicod, un candidat à la vaccination et bien sûr la fringante Marie-Thérèse Porchet) alors qu'il a plusieurs fois tutoyé la mort en 2020 suite à une transplantation des poumons pour cause de fibrose aiguë, puis un coma de quarante jours lié à un covid violent?

Une forme olympique d'autant plus héroïque que l'humoriste est en train de perdre Pierre Naftule, son alter ego théâtral avec lequel il a créé le personnage de Marie-Thérèse Porchet en 1993. Atteint de la maladie de Charcot depuis cinq ans, le brillant satiriste genevois est au plus mal. «Comment je fais?» réfléchit Joseph Gorgoni dans un café genevois, derrière ses fameuses lunettes Prada. «J'aime la vie, la scène, mes nouveaux poumons bâlois et Madonna.» Entretien avec un rescapé que l'amour, mais aussi l'humour, a sauvé.

Chaque fois qu'on vous voit, on a envie de vous prendre dans les bras! Vous revenez de tellement loin... Vous ne croyez pas si bien dire. Le 31 décembre, ça a fait exactement un an que je me suis réveillé du coma. Quand j'ai ouvert les yeux aux HUG et que j'ai vu une infirmière avec un serre-tête «bonne

année», j'ai cru que c'était une plaisanterie. J'ai vécu quarante jours entre la vie et la mort, totalement inconscient de mon état. C'est pour ça que je raconte volontiers cette terrifiante année. Je souhaite rendre hommage aux médecins et aux infirmiers qui m'ont sauvé, mais aussi à mon compagnon Florian qui a vécu et surmonté ce trauma. Vous savez que j'ai fait trois ruptures d'anévrisme pendant mon coma? J'aurais très bien pu revenir en légume. Je me demande si, dans la situation inverse, j'aurais pu être aussi présent et confiant que Florian.

Et vous témoignez également pour encourager le don d'organes...

Absolument! Sans les poumons de ce donateur bâlois, je ne serais plus en vie aujourd'hui. Lorsqu'en 2023, je vais créer *Trans planté*, mon solo sur ces événements, je proposerai à Swisstransplant de tenir un stand à l'entrée des théâtres. Une dame m'a déjà dit qu'elle avait décidé de donner ses organes suite à mon témoignage, ça me touche beaucoup.

Chaque année, en Suisse, il y a des dizaines de personnes qui meurent faute d'avoir reçu un organe. La nouvelle loi du consentement présumé aide, mais s'inscrire au registre national supprime toute ambiguïté.

Vous voilà bien sérieux. «Trans planté» sera tout de même un spectacle d'humour, non? Evidemment, car je ne sais faire que ça! J'ai déjà imaginé la structure avec Pierre Naftule quand il communiquait

encore avec les yeux. Je dois à présent remplir ce squelette avec les notes que j'ai prises mentalement pendant mes deux séjours à l'hôpital. J'ai observé tellement de choses après ma transplantation et surtout après mon coma.

Quand je me suis réveillé à la toute fin de 2020, j'étais dans un état de faiblesse totale, incapable de me tenir assis durant le mois de janvier, puis, en février,

«Aujourd'hui, je me sens plus serein, moins angoissé. Avant, je craignais toujours l'accident, la maladie, la mort. Maintenant, je suis plus confiant»

de faire ne serait-ce que cinq pas sans m'écrouler. J'avais perdu 20 kilos et toute ma masse musculaire. Même parler était impossible, car le trou de ma trachéotomie n'était pas encore refermé. J'avais le droit de le boucher une heure par jour avec une capsule pour pouvoir m'exprimer, génial! Du coup, j'ai beaucoup observé et je dirai tout du monde hospitalier dans mon solo.

Ces jours, vous jouez dans «La Revue de Lausanne» et vous êtes pour beaucoup dans son succès. Avez-vous hésité quand Sébastien Corthésy, son metteur en scène, vous a sollicité? Avant ces événements, je lui avais fait la promesse de jouer dans l'édition 2021... J'ai donc simplement respecté mes engage-

ments! Non, sérieusement, je n'étais vraiment pas sûr de tenir le coup. Après la transplantation des poumons, en août 2020, je me sentais d'attaque et j'ai dit OK. Mais après le coma de novembre-décembre, je ne me voyais pas assurer deux heures de spectacle, même si, quand on est habitué au one-man-show, une revue est plus légère, car on n'est pas tout le temps sur le plateau.

Sébastien a été adorable... et insistant! Il m'a assuré que tout serait fait pour me soulager. Que je pourrais chanter assis ou ne pas chanter du tout, en préenregistraient ma voix – ce que je ne fais que sur une chanson. J'ai dit oui et je ne regrette pas. L'équipe est formidable, on s'amuse beaucoup et le public m'envoie des vagues d'amour chaque soir.

C'est vrai. Vous étiez déjà populaire avant, mais la survie à la maladie semble avoir fait de vous une icône. Vous sentez ce changement? Tous les jours. J'ai reçu des milliers de lettres, des cadeaux, des livres pour apprendre à respirer, des biscuits, des dessins, des tisanes, etc. Comme Balavoine, les femmes m'arrêtent dans la rue et

m'arrachent ma vertu. Hahaha, non, de gentilles dames m'abordent pour me dire à quel point elles sont heureuses de me voir vivant. Cet amour me donne des ailes, me porte en avant.

Sinon, quel est votre secret pour tenir le choc des représentations quasi quotidiennes? Je dors bien, je mange correctement, j'écoute la musique que j'aime (Madonna, Dalida, Kylie Minogue) et je passe du temps de qualité avec Florian. Sur place, aux Terreaux, je retourne dans les loges entre chaque tableau et je respire profondément. J'ai été ouvert comme un capot au niveau du sternum et j'ai souffert le martyr quand les côtes se sont ressoudées... Régulièrement, je masse un point central entre les poumons pour peaufiner la récupération.

Mais je crois que c'est le mental qui fait le principal. Depuis que j'ai frôlé la mort, je me sens plus serein, moins angoissé. Auparavant, avant une première, j'avais envie que le théâtre brûle pour ne pas entrer en scène. Aujourd'hui, j'ai toujours le trac, mais il est gérable. Pareil pour mes proches. Avant, je craignais toujours l'accident, la maladie, la mort. Maintenant, je suis plus confiant.

Vous avez trouvé la foi? Hahaha, non, quand même pas... Je ne crois pas en Dieu ou en la destinée, encore moins au karma. Je crois dans l'homme – surtout les beaux hommes! – et dans le travail. Je remercie d'ailleurs Zep et Gary Grenier de m'avoir proposé le rôle d'un possédé dans *La Vie de J.C.*, ça fait un bien fou de reprendre du service.

Et cette année, Lyon vous ouvre ses bras... Oui, Nicolas Poirer, fils de Jean Poirer et de Caroline Cellier, a proposé à Marie-Thérèse de jouer le rôle d'une maire de village qui marie sa fille et déteste son gendre. Ce spectacle se donnera en septembre-octobre au Théâtre de la Tête d'or. Je vois très bien Marie-Thérèse dans ce rôle mordant.

L'humour mord parfois, en effet. Que pensez-vous de la dernière polémique qui a touché-coulé Claude-Inga Barbey? Je suis 100% de son côté. Claude-Inga n'est ni raciste ni transphobe. Elle interprète des personnages caricaturaux, car c'est souvent le rôle des humoristes de tendre un miroir grossissant à la société. Moi-même, dans mon sketch du guet dans la Revue, sous les traits de Marie-Thérèse, je prends plein d'accents...

Si les gens n'aiment pas l'humour de Claude-Inga, ils ne sont pas obligés de suivre son travail. Je comprends sa décision d'arrêter les vidéos du *Temps*, mais je la regrette, car l'humour ne doit pas céder devant la pression des réseaux sociaux, d'autant qu'il s'agit souvent d'une petite minorité qui parle très haut. Avec Marie-Thérèse et ses propos affreux sur les Portugais, les handicapés, par exemple, j'ai aussi reçu des menaces de mort. Parfois, les gens ne comprennent pas le deuxième degré, mais ça ne m'a jamais arrêté. ■

«En présentiel – La Revue de Lausanne», jusqu'au 23 janvier, Centre culturel des Terreaux, Lausanne.